

UN ÉTÉ AVEC
ROMAIN GARY

DE LA MÊME AUTRICE

Avancer, Gallimard, 2012.

Rome en un jour, Gallimard, 2013.

Champion, Gallimard, 2015.

Toutes les femmes sauf une, Pauvert, 2018.

Les Impatients, Gallimard, 2019.

Feu, Fayard, 2021.

Western, Stock, 2023.

Tressaillir, Stock, 2025.

Maria Pourchet

UN ÉTÉ AVEC
ROMAIN GARY

ÉQUATEURS FRANCE INTER

ISBN 978-2-38284-823-4.

Dépôt légal : mai 2026.

© Équateurs / Terre Neuve Éditeurs – France Inter, 2026.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

Sites Internet : www.editionsdesequateurs.fr

www.franceinter.fr

Courriel : editions-des-equateurs@orange.fr

« Mon devoir d'écrivain est de gueuler comme un écorché. »

Romain Gary.

« J'ai perdu la tête. Je me suis désintégré complètement, par excès de visibilité, mais j'ai récupéré la main droite qui tient le stylo et je continue à écrire, car lorsque j'écris, j'échappe provisoirement à l'occupation par des éléments psychiques irresponsables. Ma tête, je n'ai pas cherché à la récupérer : elle n'est pas la mienne. »

Émile Ajar, *Pseudo*.

Cher Gary

... je vous entends d'ici. Oh non, encore une. Encore une fan qui va broder sur mes vies, sur ma mère, mes femmes et mes pseudos et à la fin me diagnostiquer à l'arrache une folie douce. Mais foutez-moi la paix ! braillez-vous de cette voix-là, marquante, inimitable. À la fois rocailleuse et comme huilée.

Bonjour patron. Je ne doute pas de vous déranger, en effet.

Puisque vous êtes là.

C'est moi la folle alors, qui voit des fantômes ? Non plus, nous serions beaucoup trop à délirer. Mais enfin, vous êtes bien trop présent pour un type censé être mort. Vous êtes partout en photo et tout le monde, de près ou de loin, prétend vous connaître. Quel pacte avez-vous passé avec celui que vous appeliez le « grand souffleur », ce dieu clownesque de l'imagination ?

Quoi qu'il en soit vous avez réussi, triomphant de votre « vieille horreur des limites, poussé par un besoin de création plus fort que tous les découragements » vous êtes bel et bien resté parmi nous. Bravo, créature.

Gary, je vous aime.

Je ne suis pas la seule. C'est une passion contagieuse depuis qu'une balle, la vôtre, vous a arraché à la légende vivante, à la gueule qu'on vous avait faite – l'écrivain diplomate-gaulliste-aviateur – pour commencer à faire apparaître l'inimaginable. Émile Ajar, votre double, votre génie : Ajar et sa phrase révolutionnaire, son français jamais vu, sa jeunesse insolente. Donc vous. L'immortel Roman Kacew, l'écrivain sans nation mais aux sept langues, huit noms de scène et deux Goncourt.

Depuis nous relisons vos quarante romans visionnaires en cherchant qui vous étiez, combien vous étiez pour tout ça. « Je suis un écrivain du xx^e siècle où jamais dans l'histoire la malhonnêteté intellectuelle, idéologique, morale et spirituelle n'a été aussi sanglante. Et mes livres sont gorgés de ce siècle jusqu'à la rage. »

Par quoi commencent les lettres d'amour ? Si vous avez aussi mal aimé les femmes que vous le dites, vous ne devez pas être une réfè-

rence. Sachez qu'il est d'usage de revenir sur la rencontre et ses circonstances, l'instant décisif de la cristallisation. Je m'en souviens très bien : j'ai défailli en 1997 dans une Renault 21, par un après-midi de printemps, sur un parking quelque part à Épinal. La Renault est celle de mon père, il en a pour cinq minutes. Je m'ennuie. J'ouvre la boîte à gants pour y trouver des pastilles Vichy, une lampe de poche et bientôt, sous ma main, un livre. Un Folio tout sec, colle en poussière, tranche jaunie, illustration ringarde : une poupée russe béante d'où s'évadent tous les personnages de la *commedia dell'arte*. Le titre, *Les Enchanteurs*. Le nom, Gary, je ne l'ai jamais lu. Ça fait américain. Mon père en avait pour une heure.

Je lis les premiers chapitres et *je sais alors que nous avions rendez-vous*. Ça raconte Fosco, dernier-né d'une famille d'enchanteurs au service de Catherine de Russie à la fin du XVIII^e siècle, doté de tous les dons d'illusionniste de ses charlatans d'aïeux. Adolescent, Fosco tombe follement amoureux de sa très jeune et très fragile belle-mère, Teresina, qui meurt en chargeant le petit amoureux de lui conserver la vie. Comment ? En l'inventant à jamais. Fosco s'acharne, parvient, trouve au passage le secret de l'éternité. Avec cette

« charge d'âme », le voici condamné à demeurer pour toujours parmi les hommes, traversant des siècles affreux pour accomplir sa mission d'auteur par amour, « vivant assez longtemps pour voir la mort devenir une élégance de dandy au XIX^e siècle et puis reprendre au XX^e sa simplicité démocratique en raison du nombre des massacrés ». Ce genre de phrase me fait rire et m'étonne. Ou encore : « Il faut reconnaître que Catherine était, elle, fortement opposée à l'idée d'exterminer les Juifs, redoutant que le peuple, n'ayant plus personne à haïr vers le bas, ne se mît à haïr vers le haut. » Je connaissais les vanes, Fosco Zaga m'apprend mieux, l'humour, « cette épreuve de l'irrespect, de la parodie, cette agression par la moquerie que la faiblesse fait constamment subir à la puissance pour s'assurer que celle-ci demeure humaine » et sans laquelle, dites-vous, « pas de démocratie, de valeurs concevables ». Je n'ai jamais trouvé mieux.

Je termine le bouquin dans la soirée, éblouie. C'est qui ce gars ?

Mon père me raconte ce qu'il sait. Vous Polonais ou Lituanien ou Russe, enfin par là, vous Français ça c'est sûr, vous aviateur et vous compagnon de la Libération. Vous double

Goncourt, vous Émile Ajar. Vous pas possible, vous mort, vous auteur de livres qu'il adore, *Europa* et *Clair de femme*. Je découvre qu'il vous connaît bien mais vous gardait pour lui. Peut-être parce que « je lis déjà trop » – diagnostic courant dans ces proto-numériques années. Il suggère que vos principaux romans traînent dans les affaires de feu mon résistant de papi, parmi de notoires Kessel et de plus dispensables Serge Dalens. Grenier, fouille, bingo. Bientôt, je dépoussière *Les Racines du ciel*, *La Vie devant soi*, *Les Mangeurs d'étoiles*. Éditions premières au grain lourd que je possède encore. Naissance d'une passion.

Dans ma vie, vous tombez à pic. En 1997, j'ai 17 ans et c'est nul. Le quotidien est morne, angoissant, les efforts qu'on me demande en famille et en classe ne me semblent ouvrir sur rien. Je n'ai pas assez d'amis, jamais d'amoureux et de manière générale je ne sais pas comment m'y prendre. Je n'ai qu'un seul rêve qui me tue de m'apparaître trop grand : écrire. Mais au train où je vais, distraite, absente, collée, même le bac je pourrais le rater. Et vous voilà. Je lis tout, tous vos romans incroyablement inégaux. Et je ris, comme jamais dans les livres. Vous avez porté l'humour à son point d'incandescence, Gary, il faudrait commencer

par là. Je ris à chacune de vos phrases. L'amoureuse de base, ravie, bonne à cueillir.

Ce n'est pas tout. Ce qui m'arrive est bien plus grave. Votre œuvre agit comme une révélation et j'en retire une marche à suivre, une fois pour toutes.

Je vous dois ma religion, ma loi, déchiffrée gamine dans vos fictions en forme de traités. Le réel est insupportable, d'accord. Le réel est une pauvre proposition bâclée et douloureuse, preuve de l'absence d'un Dieu gentleman. Le réel ne se supporte pas lui-même et, quand il s'entend qualifier de vérité ou de culture, il sort son revolver. Le piètre monde, incontestablement raté, n'attend de nous qu'une chose : qu'on se l'invente un peu mieux. Parce que l'Humanité, cette « patrouille perdue », est encore à venir, peut encore trouver sa route. Lui reste une infime chance de s'accomplir si certains acceptent de l'imaginer encore, envers et contre toute évidence. C'est ça, écrire *comme un écorché*. C'est ça concrètement, être civilisé. Car « pas de civilisation sans mythologie », sans l'effort sublime de l'invention.

Depuis, mon « grand souffleur » à moi, c'est vous.

Vous m'avez soufflé, avec la petite voix de

Fosco Zaga et de tous vos autres pitres, que l'imagination reconstruit mieux. Que l'humour désamorce le pire. Que rien ne résistera au songe éveillé, aux gueulantes des auteurs, à la langue et à ses jeux, à la puissance démiurgique du roman. Ni dieu, ni maître, même pas la syntaxe.

Alors, cet été, je vous écris depuis ce royaume, dont vous m'avez entrouvert la porte pile au moment où je contemplais des voies de garage.

J'ai bien réfléchi à cette correspondance, oui. J'ai un peu hésité, pensant comme il se doit à la famille du défunt qui n'en peut plus à la longue, c'est sûr. Tous ces inconnus qui vous appellent papa ou mon amour, elle doit prier pour que ça s'arrête, la famille. Et puis j'ai pensé à moi : c'est irrésistible un été avec vous. C'est avoir encore 17 ans.

Une légende

« Je me vois contraint de dire ici que l'extrait de naissance de tonton Macoute et celui de ma mère sont, comme par hasard, introuvables. Ils les ont laissés en Russie à la source du mal et c'est en vain que j'ai cherché à les obtenir. [...] Je n'ai strictement aucune preuve et flce n'est certes pas moi qui irais intenter à Dieu ou à n'importe quel autre irresponsable qui se prévaut de son inexistence imaginaire pour nous forcer à de vaines recherches de paternité [...]. » (*Pseudo*, 1976.)

Romain Gary alias Émile Ajar entre autres, né Roman Kacew le 8 ou le 21 mai 1914 à Vilnius, vous seriez à propos de vous-même un fieffé menteur.

C'est exagéré.

Vous avez simplement remplacé la vérité administrative par une vérité romanesque, car il faut savoir ce que l'on veut. Vous vous êtes arrangé. Et depuis vos biographes s'acharnent à débusquer vos affabulations, à démonter vos bateaux. Vous êtes devenu une obsession.

Vous avez, à longueur d'entretiens et de *Promesse de l'aube*, votre sixième roman, entretenu le flou sur votre nom, votre naissance, vos conditions de vie, votre mère, Mina, qui était peut-être russe et pas vraiment comédienne, votre père qui n'était ni tartare ni acteur. Comme décor à votre petite enfance à Wilno, ville qui crève de faim dans un pays peinant comme vous à se trouver un nom (c'est un territoire ravagé par la guerre, régulièrement annexé par les Russes, qui n'est pas toujours la Lituanie et pas encore la Pologne), vous racontez pourtant le prospère atelier de mode de Mina. Vous décrivez par temps de disette des pâtisseries fabuleuses, votre éducation digne d'un tsarévitch. Et pour dire la fuite à travers l'Empire russe devant les émeutes antisémites, vous suggérez un char à clochettes traversant les steppes enneigées, puis les coulisses accueillantes d'un théâtre accréditant le mythe d'une mère actrice. C'est très beau.

Au réel, vous avez substitué des châteaux et des chars de cinéma. Pourquoi? Pour y cacher les vraies souffrances d'un petit garçon juif presque sans père, grandissant vaille que vaille dans des pays violents. Plus tard vous ratifierez les erreurs volontaires sur les papiers de votre mère pour entrer en France en 1928 – vous

serez tous deux russes et vivant de vos rentes, elle aura étudié en France, vous au lycée français de Varsovie. Vous prétendrez n'être pas circoncis. Vous aurez opportunément perdu l'ensemble des actes de naissance de la famille.

Et alors. Le papier officiel, ça se laisse écrire. L'auteur c'est vous, pas les fonctionnaires.

À la fin de votre vie, vous pousserez votre passion des pseudos et de la farce identitaire jusqu'à la limite de la loi. Et dans votre livre d'adieu (le posthume *Vie et mort d'Émile Ajar*), avec ce fameux et funeste « au revoir et merci, je me suis bien *amusé* », vous avez encore dit n'importe quoi.

En vérité, la vérité vous l'envoie comme personne. Elle éclate à toutes les pages de vos livres. Pas forcément où on la cherche, pas forcément prononcée par les héros. Dans vos romans, du premier *Éducation européenne* jusqu'au dernier *Les Cerfs-volants*, vous avouez sans relâche vos vrais démons, vos *dibbouks*, vos hontes, les horreurs de votre siècle avec cet « humour terroriste » (l'expression est de Nancy Huston) qui est la pudeur des grands lucides.